

Les habitants de Fadjuila ont apporté une réponse à leurs difficultés en reconstruisant des maisons et un mode de vie harmonieux, conformes au modèle offert par les villages et les villes précoloniales, en cela d'ailleurs leur habitat n'a rien de spontané. Mais, à la différence des agglomérations d'antan, plantées dans la brousse, leur quartier est pris dans le tissu urbain d'une ville en pleine expansion dont ils ne peuvent plus ignorer la présence.

En fait, le modèle ancien, la grande concession occupée par une famille de structure patriarcale, se retrouve un peu partout à Bamako. Son apparition est le signe de la réussite sociale du chef de famille qui bâtit les lieux en matériaux durables. Seuls les bamakois qui ont les moyens satisfont leurs aspirations en matière d'habitat ; il faut être riche pour pouvoir vivre à l'ancienne. Ainsi, beaucoup d'habitants de Fadjuila auront du mal à se maintenir sur place, par suite des dépenses consécutives à l'intervention des pouvoirs publics.

Leur cas n'est pas unique. Les laissés pour compte des opérations de remodelage, assainissement et « réhabilitation » ne peuvent qu'accumuler déception et violence. Privés de ces retraites qu'ils avaient su aménager et contraints de vivre dans des logements qu'ils n'ont pas choisis, ils connaissent un déracinement grandissant qui risque de s'accompagner d'un « retour sauvage du refoulé » sous la forme de symbole de remplacement et d'une valorisation du passé dans l'imaginaire.

Un amoncellement de villages ?

René de MAXIMY

Géographe ORSTOM. Centre de Bondy

C'est un lieu commun que de qualifier les villes d'Afrique intertropicale de « grands villages » ou encore « d'amoncellement de villages ». Je crois qu'on ne peut continuer à accepter cette référence simpliste au grand village ou aux villages amoncelés. Je me propose d'ébaucher une réflexion à ce sujet.

Dans les villes, créations des hommes, expressions sociales et spatiales des collectivités, l'Histoire accumule ses stratifications qui se combinent, s'excluent, s'enchevêtrent pour façonner des compositions urbaines, véritables sécrétions sociales, toujours particulières. Elles sont donc morphologiquement aussi différentes les unes des autres, dans leur organisation et leur paysage, que le sont les sociétés. C'est pourquoi en Europe occidentale, région de vieille civilisation urbaine, la ville prend cet aspect massif, hiérarchisé, fonctionnel que nous lui connaissons. En Afrique intertropicale il en est tout autrement. La plupart des grandes villes y sont jeunes, expression de la dernière colonisation et des avatars des indépendances. Cependant quelques-unes issues de l'avant-dernière colonisation européenne et chrétienne — São Paulo do Luanda, Mombassa, Saint-Louis du Sénégal — ou de l'influence arabo-musulmane — Dar-es-Salaam, Kano, Tombouctou — ont un paysage qui raconte d'autres faits, une histoire différente. On y trouve également quelques villes de traditions négro-africaines, telle Kumassi, ville du royaume ashanti.

Ces villes d'Afrique, jeunes, peuplées de villageois qui se citadinisent, faites de quartiers surgis de rien, traversées de coulées de verdure le long des rivières qui les drainent et semées d'arbres fruitiers, ont longtemps offert un paysage semi-rural les faisant ressembler à des juxtapositions de villages. Mais cet aspect qu'on se plaît à décrire encore relève plus, désormais, de l'image-safari que de la réalité, quoiqu'il y ait cependant un reste de réalité dans cette simplification.

Si l'on voyage en voiture à travers la savane, les montagnes bocagères (West Cameroon) ou la forêt dense équatoriale, bien que le paysage y soit tout à fait différent — singulièrement fermé, limité à des barrières arborées ici, avec pour seules perspectives linéaires entrevues les galeries et les trouées que font les rivières brunes aux mystères supposés; relativement ouvert là, avec, au-delà du mur d'herbes, des panoramas animés de collines aux arbres rares ou de bouquets de manguiers, palmiers oelés ou baobabs, signaux affirmés d'une présence humaine — les petites villes traversées ont entre elles quelques affinités, pas tellement dues à la morphologie de leur habitat, mais plutôt à l'allure précaire, pauvre et pleine d'espoir des quelques rues carrossables qui en composent le noyau administratif et commercial. On peut noter aussi cela dans les paysages de savane-parc comme il s'en trouve au Kenya, en Tanzanie ou en Angola : les petites localités de Maquela-do-Zombo et de Damba (Angola) me paraissent sur ce point tout à fait significatives,

Il s'agit d'ailleurs plus d'une impression que de caractéristiques morphologiques précises. Toutes ces petites villes intertropicales, qu'elles soient sur la côte indienne, à l'intérieur des terres, sur les rives atlantiques — mais peut-être faut-il en exclure les villes de sultanat toutefois — surgissent sans qu'un paysage plus humanisé annonce leur proximité. L'agencement de leurs équipements, la distribution de leur habitat, traduisent une certaine urbanité et une modernité qui se veut fonctionnelle : poteaux électriques, fossés d'assainissement le long de la route, cases de parpaings de ciment aux chaînages de béton, gros piliers ne portant qu'un léger toit de tôles, vérandas marbrées de traces de poussière ocre ou grise selon que la latérite ou les sols basaltiques mélanocrates caractérisent le site. Ce ne sont encore que des embryons de villes dont la parcelle d'urbanité manifeste plus l'espoir d'une urbanisation à venir que la réalité d'une situation présente.

Lorsqu'on arrive dans une ville d'importance l'approche est tout autre. On constate alors deux types d'implantation humaine : des villages péri-urbains plus nombreux, des quartiers périphériques de plus en plus denses.

Les villages péri-urbains sont plus nombreux et plus conséquents « qu'en brousse » ou « en forêt » car la proximité de la ville en fait des espaces sensibles, relativement attractifs et modifiés par cette proximité : durcissement des murs des maisons, réseaux de communication de meilleure qualité (bitume souvent et terminal de ligne de bus), toits de tôles généralisés, délimitation plus nette des parcelles et concessions, etc. Ils gardent leur allure et leurs fonctions de production agricole cependant. On ne peut les considérer comme les villages de grande banlieue de nos villes européennes qui sont des prolongements spécifiques du phénomène urbain.

Les quartiers périphériques au contraire perdent tout caractère villageois, n'ayant qu'une fonction résiduelle de production agricole : quelque safoutiers, manguiers ou avocatiers, quelques tiges de maïs ou de mil, des bananiers le long des ruisseaux, un point d'eau encore très fréquenté, des palmiers épluchés par le soutirage du vin de palmes, parfois une chèvre attachée à son piquet et presque toujours des poules vagabondes. Ils n'ont pas pour autant ce caractère urbain qui marque les petites villes que nous venons d'évoquer. Dans certaines très grandes villes, comme à Kinshasa on parle d'« extensions », ce qu'en Amérique Latine on appellerait « barrios », et en France, autrefois, faubourgs (sis aux « barrières » des villes pré-industrielles). Quoiqu'il ne faille pas pousser plus loin l'analogie, la genèse de leur implantation et donc leur signification urbanistique n'étant en rien comparables à ce qu'étaient ces faubourgs. Les grandes villes d'Afrique sont encerclées et pénétrées par ces « extensions » — et les plus lointaines sont appelées « excentriques » à Kinshasa, ce qui peut aussi connoter l'idée de marginal, de différent, d'anormal si on se laisse aller au jeu lacanien —. Leur monotonie est remarquable autant à Kinshasa qu'à Luanda qui, vingt ans après, entre dans un cycle de croissance urbaine proche de celui que connaît depuis 1960 la capitale du Zaïre. Mais aussi à Douala cette monotonie commence à apparaître. On ne peut donc parler ici d'« amoncellement de villages ». Cependant cette image-safari dont je parlais au début de cette réflexion persiste. Je l'ai saisie — non seulement vue, mais aussi expérimentée en quelque sorte — à Brazzaville, Libreville, Yaoundé, Bangui et en de nombreuses villes de moindre importance comme Lambaréné

(Gabon), Bafoussam ou Bamenda (Cameroun), Matadi ou Banza Gungu (Zaïre), mais aussi à Malindi (Kenya) et à Arusha (Tanzanie).

C'est dans les villes au relief marqué que cette expression urbaine contradictoire est la plus saisissante, car les contrastes topographiques du site urbanisé accentuent les hiérarchies et entérinent les ruptures. Ainsi à Yaoundé l'usage consacre le terme de « village » pour désigner certains quartiers d'habitat précaire où les maisons en poto-poto, crépi ou non, dominent. Mais on ne peut entériner cette appellation sans auparavant en limiter le sens. Deux angles d'observation surtout autorisent l'usage du mot : l'observation picturale, d'ambiance autant que de pratique mécanique de ces « villages », l'observation sociale à dimension culturelle. En revanche aucune notation ethnique ou économique ne semble acceptable.

L'observation picturale d'abord : j'entends le terme dans son sens premier qui introduit le concept de tableau, d'œuvre dessinée et peinte ; je l'entends aussi en un sens plus large, plus animé qu'on peut lui adjoindre et qui fait référence au cinéma, mouvement qui témoigne d'une pratique.

A Yaoundé les croupes aplaties des collines portent un réseau viaire de bonne qualité sur lequel s'appuient et le long duquel se développent des quartiers, relativement linéaires lorsqu'on s'éloigne du Centre-Ville, aux caractéristiques urbaines certaines : qualité et continuité du bâti, équipements d'infrastructure, multiplicité des réseaux, etc. Dans les pentes et au fond des vallées s'établit dans l'illégalité, une mosaïque de petits quartiers dont chacun apparaît bien typé et relativement homogène dans son paysage. Cela provient de la simultanéité d'implantation des vingt à cinquante maisons qui les composent et de l'organisation « naturelle » qui président à leur développement. C'est justement ce phénomène « naturel » d'organisation qui est cause de leur image villageoise. En effet par « naturel » il faut entendre « qui procède de la nature sociale du groupe bâtisseur », autrement dit qui procède de l'habitude de vivre (des comportements usuels et transmis) des acteurs promoteurs.

J'ose avancer ici une explication plus supposée que vérifiée : ces comportements traduisent la nature des genres de vie coutumiers des nouveaux venus installés sans autorisation. Comme généralement il s'agit de ruraux ayant peu ou prou des usages identiques, qui tendent, tout au moins par solidarité de gens marginalisés, à s'interpénétrer et se confondre en une sorte d'unité pour faire face à l'inhabitude et aux agressions de la ville qu'ils parasitent, la cohésion, l'esprit de quartier se fondent sur cette situation. Et la composition spatiale qui s'établit traduit donc un paysage aux caractéristiques villageoises conservées quoique fortement altérées.

L'observation sociale à dimensions culturelles ensuite. Ces quartiers sont des œuvres totalement appropriées : juridiquement dans leur illégalisme assumé, techniquement dans leur art de construire, socialement dans leur marginalité issue de migrants encore marginaux. Ce sont des entités, des sécrétions, des concrétions finalement, d'un certain type de citadins dont les sociétés européennes ont perdu le souvenir, si l'on excepte les bidonvilles et ces quartiers de nos grandes agglomérations qu'on appelle parfois « médinas » ou « chinatown ».

D'ailleurs ces citadins ont le sentiment d'appartenance et la fierté de leur lieu de vie domestique. Ils désignent volontiers leur petit quartier du terme de « village » par opposition à la ville achalandée et bien construite, riche, d'origine et de développement différents, fruit de la « mimésis » et de la fascination des pays d'une Europe ou d'une Amérique du Nord suréquipées et nanties.

La pratique quotidienne renforce cela : autour du bar-vente-à-emporter s'établissent les relations. C'est là qu'en fin de semaine on boit ensemble, qu'en fin de jour on joue aux dominos ou aux cartes, qu'on se retrouve dans l'effervescence autour du transistor les soirs de match de football ; sur quelque espacement à peu près plat et vaste comme une cour les enfants disputent des parties interminables de balle au pied sous le regard amical et les encouragements des passants désœuvrés ; le long de la route proche qui limite le « village » les ménagères hantent le petit marché du soir qui à la lueur de quinquets aux lumières hésitantes ne manque pas de s'établir.

Une telle situation — «ville» signifiant centre des affaires et centre administratif, rues commerçantes et beaux quartiers, zones industrielles et grands équipements publics; «villages» signifiant quartiers marginaux; et le reste constitué d'«extensions», d'«excentriques», de «cités» ou de «quartiers» signifiant l'espace bâti, urbanisé, morphologiquement peu contrasté et en mutation permanente, tendant à établir des éléments urbains appelés à devenir caractéristiques des villes d'Afrique désormais — une telle situation, donc, reflète un moment du phénomène d'urbanisation. Mais à côté de celui-ci, et imbriqués dans ces nouvelles expressions urbaines, subsistent des villages véritables qui ont gardé leur aspect pré-urbain et leur agencement socio-culturel. Ils tendent néanmoins à s'altérer par suite des pressions qu'exerce l'urbanisation et des tentations spéculatives qui assaillent les chefs de terre, les chefs de clan, les chefs coutumiers.

Sur ce modèle aussi se sont constitués des pseudo-villages fondés sur la tendance relativement généralisée des nouveaux-venus à se regrouper par affinités culturelles — notamment linguistiques et lignagères — ou à maintenir un certain particularisme s'appuyant sur les traditions de chefferies d'origine. Cependant ce phénomène s'il s'affirme par un sentiment d'appartenance et un type de relations villageoises maintenues ou reconstituées, ne secrète presque jamais une structure spatiale d'apparence villageoise.

De toute façon, et quoiqu'il en soit, l'ensemble de ces «villages» — s'ils peuvent être saisis aisément, ou supposés, dans l'espace urbanisé — ne constitue qu'un faible pourcentage de cet espace et de la population citadine.

Ainsi on peut, dans une vue partielle du phénomène urbain, continuer à dire que les villes d'Afrique intertropicale sont des amoncellements de villages. Mais il y aurait toute une recherche à mener sur cette notion de «village» et sur la (ou les) signification(s) à donner à ce mot. En attendant je pense que c'est l'occasion de dénoncer encore une fois le danger de confusion des idées que colportent certaines descriptions immédiates, certaines visions touristiques ou journalistiques et l'eurocentrisme des premières rencontres.

Pas plus qu'en Afrique Noire les filles de joie, les «folles femmes» des grandes villes, ne sont des prostituées entrant dans un circuit monétaire et social dominé par des proxénètes; pas plus que les sociétés africaines ne sont des sociétés féodales ou se situant quelque part dans une évolution dont l'Europe a déjà franchi les étapes; pas plus que la colonisation européenne ne fut qu'une abomination capitaliste; pas plus les villes d'Afrique ne sont vraiment des «amoncellements de villages».

Tout juste peut-on admettre qu'il est temps que nous autres d'Europe nous acceptions l'idée que le concept de ville recouvre une foule d'expressions sociales et spatiales dont les villes de notre vieux continent, encombré de son passé, ne donnent qu'une série de types bien déterminés et bien localisés.

A propos de Fadjiguila

Jean-Marie GIBBAL dans un très beau texte nous livre un moment de l'urbanisation telle que toutes les grandes villes d'Afrique la subissent. Certes le ton en est à la nostalgie et cela se conçoit : déjà nous d'Europe qui vieillissons nous avons connu d'autres temps et d'autres rythmes alors que voilà un grand siècle que nous sommes entrés en urbanisation ! Nos promenades à pas de nonchalance, en Paris ou nos capitales de provinces, sont d'autrefois. Où sont les quais de Seine de nos amours anciens ? Un banquier devenu président et dont on nous dit qu'il était homme d'esthétisme en a dénaturé l'agrément ! Alors que peut penser le paysan malien qui, poussé par la nécessité, avait réussi à devenir citadin-externe à Fadjiguila (qui ressemblait encore à sa brousse bien qu'en périphérie de Bamako) lorsque la ville s'en vient cerner sa concession, troubler l'eau de son puits, bousculer la tranquillité de ses travaux et de ses jours ?

J. M. GIBBAL nous dit tout cela en ne nous disant rien d'autre que la croissance sans sagesse de Bamako. A le lire on doit comprendre une des grandes raisons de l'incapacité où sont les pouvoirs de ces nouveaux États d'Afrique de maîtriser la construction de leurs villes

capitales : le choc du futur les laisse incompetents. Leur sensibilité, leur compréhension des forces profondes de façonnage de leur espace social, ne peuvent suivre les accélérations et les mutations auxquelles sont soumises les urbanisations qu'ils subissent. Qui pourrait, actuellement, dans le vieux monde dominer des faits de cette ampleur? Comment alors les pourraient les Maliens ou les Kenyans, les Zaïrois ou les Nigériens?

La description de Fadjiguila, « village véritable » disparaissant dans l'uniformité d'une « trame de terrains lotis et construits en matériaux durables », c'est la description même du sous-développement, état de fragilité provoqué par les excès de techniques de vie inadaptées au milieu et aux populations qu'elles destabilisent. J. M. GIBBAL montre cela avec un grand art de conteur, une belle acuité d'anthropologue, sans qu'il se croit tenu de verbaliser ou de jargonner. Nous le suivons dans sa dérive (mais il a le sens de l'orientation) du village, forme d'habitat et lieu de vie sécurisant, pour les néo-citadins si profondément paysans, au quartier densément peuplé qui doit s'équiper et se détruire partiellement en sa composition, totalement en son fonctionnement spatial et social, pour s'intégrer à Bamako, j'allais écrire pour se désintégrer dans Bamako. La phase finale, ironique, est la reconstitution à chers deniers d'une concession inspirée de la tradition pour accueillir les plus fortunés. Et certes les pauvres sont exclus de ce dernier mode d'habiter ...

Cependant si je comprends les nostalgies que partagent l'auteur et, à son dire, les anciens de Fadjiguila, je ne serais pas aussi pessimiste (négatif?) que lui lorsqu'il évoque et expose les méfaits de la ville dont la croissance englut le village. Cela ressemble trop à ces anathèmes lancés il n'y a guère par des gens d'excellente vie, au demeurant, contre les Babylones de notre siècle. Il est vrai que le discours est ici d'une autre facture et d'une autre inspiration, mais le sentiment que la ville est fondamentalement mauvaise s'en dégage.

Je ne sais naturellement pas ce que vont sécréter les nouvelles grandes villes d'Afrique, mais je suis persuadé qu'à notre insu encore s'y élaborent et s'y façonnent de nouvelles formes de composition urbaine, et que de nouvelles façons d'y vivre et d'en user secrètent des arts de vivre dont le XXI^e siècle nous montrera la profonde africanité. Cela mériterait un vrai débat.

Peut-être faudrait-il souhaiter (rêver?) que les peuples d'Afrique aient un peu moins confiance en nos modèles et un peu plus confiance en leur culture ...